Collectif, *La Lettre-Miroir dans l'Occident latin et vernaculaire du ^v^e au ^{xv}^e s.*

Philippe Frieden

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/7493>

DOI : 10.4000/ccm.7493

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 174-177

ISBN : 978-2-490783-09-0

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Philippe Frieden, « Collectif, *La Lettre-Miroir dans l'Occident latin et vernaculaire du ^v^e au ^{xv}^e s.* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 254 | 2021, mis en ligne le 01 juin 2021, consulté le 30 novembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/7493> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.7493>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La Lettre-Miroir dans l'Occident latin et vernaculaire du ^v^e au ^{xv}^e s., Dominique DEMARTINI, Sumi SHIMAHARA et Christiane VEYRARD-COSME (dir.), Paris, Institut d'études augustiniennes (Collection des études augustiniennes, Série Moyen Âge et Temps modernes, 55), 2018.

Issus d'un colloque tenu à la Maison de la Recherche à Paris les 13 et 14 mars 2014, les présents actes sont le reflet, à une exception près, des communications présentées à cette occasion. Comme l'indique le titre du volume, elles ont pour objet un corpus épistolaire et plus particulièrement ce qui est ici appelé des lettres-miroirs. L'ensemble couvre tout le Moyen Âge aussi bien dans sa production latine que vernaculaire. Les contributions ont été regroupées en cinq parties thématiques, à quoi s'ajoute une introduction signée par les trois éditrices, deux indices (scripturaire d'un côté, des personnes, auteurs et textes anciens et médiévaux de l'autre), ainsi qu'une bibliographie générale (mais en fait restreinte, comme il est précisé, aux titres portant sur la lettre, le miroir ou la lettre-miroir). L'ensemble, équilibré dans ses parties et dans les périodes parcourues, présente une belle homogénéité et permet un aperçu assez complet de la production épistolaire médiévale.

L'option choisie par les éditrices dans la distribution des présentations met avant tout en avant la dimension du « miroir » exposée dans chaque sous-titre : 1) « La lettre au miroir de la Bible », 2) « La lettre, miroir de soi et de l'autre », 3) « La lettre, miroir du monde », 4) « Lettres en miroirs » et 5) « La lettre, miroir poétique ». En les parcourant, on constate

en effet que les variations se concentrent sur les reflets divers du miroir et que la lettre, elle, semble une dans sa forme (à l'exception peut-être de la quatrième partie qui prend en compte des exemples de lettres et de leurs réponses).

De la sorte, c'est donc un parcours des différentes manifestations spéculaires que la production épistolaire médiévale a pu manifester qui est pris en considération dans ce volume. Les trois premiers articles mettent d'abord en avant les jeux intertextuels ou les rapports que certaines correspondances tissent avec la Bible. Vincent Zarini évoque une lettre qui originellement aurait dû être écrite par Fulgence de Carthage et qui, en raison du décès de ce dernier, a finalement été adressée par Ferrand de Carthage au comte Reginus. Cette collusion de destinataires constitue ainsi le premier effet miroir de cette correspondance. Le second est celui qui, peu à peu, fait passer le destinataire d'un modèle de chef militaire païen à un modèle chrétien. Nommé *dux illustris* au début de la lettre, Reginus est finalement appelé par Ferrand *dux christiane* au terme d'une épître qui le modèle ainsi selon de nouvelles normes. Augustin, enfin, hante également la lettre de Ferrand, achevant ainsi de transformer les injonctions faites au soldat en recommandations divulguées au

combattant chrétien. Le premier miroir qui se perçoit dans l'exemple retenu par Bruno Dumézil dans le deuxième article de la partie est celui qui fait se refléter deux époques, celle des rois mérovingiens et celle de leurs successeurs, les rois carolingiens. L'a. s'intéresse en premier lieu à une lettre, écrite anonymement pour un destinataire royal non identifié. Dans ce document, les modèles proposés au prince proviennent en grande partie des rois vétéro-testamentaires, mais aussi des premiers souverains francs. L'originalité est ici que la lettre a fait l'objet d'une reprise au ^{ix}^e s., devenant ainsi, à distance, un nouveau miroir, reflet de l'ancien mais adressé cette fois à un roi carolingien. Trois époques sont ainsi mises en contact par le biais de la missive : celle de l'Ancien Testament, celle des successeurs de Mérovée et enfin celle des rois carolingiens. Enfin, la troisième contribution de la partie concerne la lettre adressée par saint Bernard à la reine Mélisende. Comme le précise l'a., la reine de Jérusalem est à elle seule un modèle pour Bernard de Clairvaux, qui vaut pour toutes les femmes occupant une position comme la sienne, à savoir celle de femme et de souveraine. Mais en tant que telle, la reine doit suivre, elle aussi, des exemples et ceux-ci proviennent de saint Paul d'un côté, d'Augustin de l'autre. Paradoxalement mais sans surprise, les souveraines admirent ainsi, dans le miroir qui leur est tendu, se refléter non leur propre image, mais celles d'hommes venus, comme Bernard, les conseiller dans leur fonction.

La deuxième partie de l'ouvrage se veut plus introspective. Les cinq articles qui la composent scrutent en effet des correspondances où les reflets du moi ou de l'autre sont tour à tour captés par leur auteur. Exceptionnellement, la contribution de Jordi Pià-Comella déborde la période retenue pour le volume puisqu'il aborde la question de ces reflets intimes dans la production de Sénèque, modèle s'il en est de la mettre-miroir pour les siècles qui suivront. Son article constitue, avec celui de Fanny Oudin, un diptyque « théorique » du volume tout entier en ce qu'ils abordent tous deux des questions dont la portée a valeur exemplaire pour la définition de la lettre-miroir : d'un côté, le modèle de Sénèque met bien en évidence le déplacement effectué par la moraliste qui transpose le miroir des princes dont il avait usé dans le *De clementia* au miroir intime du scripteur quand il l'intègre dans sa correspondance. Dans le même temps, comme l'analyse finement J. Pià, le

miroir idéalisant qui était exhibé devant le prince se transforme en un instrument d'autopsie et de mise en avant des défauts que le moraliste propose à son destinataire. De son côté, F. Oudin nous rend attentif à la dimension essentiellement réflexive qui pourrait définir le genre épistolaire. Parce qu'en latin déjà la *littera* est tout à la fois caractère d'écriture et écrit de tous genres, l'épître ou la lettre comme en français se désigne toujours déjà à la fois comme ce qui la constitue et comme message écrit. Sans compter que, dans la pratique médiévale, la lettre est de surcroît reflet d'une voix, celle du messenger qui la transmet. Mais ce dernier, en divulguant son message se fait aussi l'écho du scripteur, car comme l'exprime Isidore de Séville : « *Litterae absentium dicta sine voce loquuntur* ». On est donc ici au cœur de ce qui fait la lettre-miroir. Les trois autres contributions de cette partie abordent respectivement l'image de soi chez Sidoine Apollinaire (Luciana Furbetta), la personification de certaines lettres échangées dans le milieu des notaires siciliens au ^{xiii}^e s. (Benoît Grévin) et enfin un cas un peu en marge, celui du *Bestiaire d'Amours* de Richard de Fournival (Christopher Lucken). Dans les trois cas, l'épistolaire se fait le relai du destinataire. Mais il associe également à ce reflet, son destinataire : la dame du *Bestiaire* ou le cercle lettré auquel appartient Sidoine Apollinaire. Cette communion va jusqu'à prendre la forme d'une lettre « vivante » lorsque, par le biais d'une métaphore partagée, elle sert de lien entre professionnels.

Ces jeux de reflets intimes et en même temps propres à certaines communautés s'élargissent dans les communications regroupées dans la troisième partie. C'est aussi celle qui présente l'aspect le plus hétéroclite, la thématique n'y étant certainement pas étrangère. Il n'est pas aisé en effet de repérer à première vue ce qui lie un développement consacré à quelques lettres de Lupus de Ferrières (Michael Idomir Allen), les épîtres échangées entre la « papauté et les élites croato-byzantines » (Stéphane Gioanni), un choix de correspondance « familière » italienne (Paolo Cammarosano), les lettres que s'échangèrent Édouard et son frère Pierre, duc de Coïmbre (Jacques Paviot) et enfin le texte satirique d'Eustache Deschamps sur le mariage (Ludmilla Evdokimova). C'est d'ailleurs ici, on le voit, que le sujet retenu couvre le spectre spatial et linguistique le plus large puisque les différents articles parcourent l'Europe d'est en ouest et

s'intéressent à des lettres écrites aussi bien en latin qu'en français, en italien ou encore en portugais.

La quatrième partie, quant à elle, retrouve un dénominateur commun plus intelligible puisque les contributions qui la forment envisagent des corpus où les lettres et leurs réponses sont prises en compte. Le miroir est donc celui que la lettre, tout d'abord, impose dès lors qu'elle est prise dans un jeu d'aller-retour entre destinataires et destinataires, chacun remplissant, forcément, les deux rôles. Si cette dimension semble évidente pour nous, elle l'est moins quand on sait que les correspondances médiévales qui nous sont parvenues sont très souvent le fait d'un seul des deux émetteurs, aléas de la transmission oblige. Dans bien des cas donc, nous ne possédons plus aujourd'hui les réponses des lettres que nous lisons, et ce même lorsque l'auteur des missives est connu. Les échanges ici analysés sont donc des témoins précieux pour l'épistolaire de la période concernée, que ce soit ceux rédigés au ix^e s. entre chrétiens d'al-Andalus (Michaël Cousin), ceux des participants de la « Querelle du *Roman de la Rose* » qui éclata à l'aube du xv^e s. ou enfin ceux issus d'un débat entre les dames de Lyon, de Paris et de Rouen (Laëtitia Tabard) entre la fin du xv^e s. et le début du xvi^e s. La seule exception est celle de l'article de Mickaël Ribreau, centré sur deux lettres de Jérôme, l'une écrite v. 376-377 à l'un de ses amis, Héliodore et la seconde rédigée dix-huit ans plus tard et envoyée au neveu d'Héliodore, Népotien. La spécificité de cet échange réside dans le fait que la seconde épître constitue une sorte de généralisation de la première qui invitait Héliodore à mener une vie érémitique. La correspondance façonne ainsi un triangle formé d'un destinataire et de deux destinataires, lesquels sont de surcroît liés par des liens de parenté.

Enfin, la dernière partie explore principalement un autre type d'échange, celui que mime la fiction ou qu'elle insère dans son récit. On est là en présence d'un phénomène déjà rencontré dans le recueil (C. Lucken) où une fiction adopte une forme proche de l'échange épistolaire. C'est le cas des saluts d'amour auxquels s'intéressent Sylvie Lefèvre et Agathe Sultan, toutes deux par ailleurs co-éditrices d'un volume portant sur le sujet (*Lettres d'amour du Moyen Âge : les saluts et complaints*, Sylvie LEFÈVRE et Hedzer UULDERS [dir.], Paris, Librairie générale française [Lettres gothiques], 2016). Dans une absence qui lui est constitutive on l'a vu, l'échange de lettres apparaît encore dans le

Roman de Silence d'Heldris de Cornouailles dont Mireille Séguy nous livre une très fine analyse, faisant ainsi « parler » la matérialité même des « briefs » qui circulent dans ce roman.

On l'aura peut-être perçu au fil de cette présentation des articles qui forment ce volume, les frontières délimitées entre les parties sont loin d'être étanches. Deux exemples le signalent clairement : la contribution de J. Paviot, rangée dans la partie consacrée à la « Lettre, miroir du monde » alors même qu'elle a comme sujet un échange entre deux frères, aurait tout aussi bien pu trouver place dans l'ensemble des « Lettres en miroirs ». De même, par son contenu, le *Bestiaire d'Amour* de Richard de Fournival relève tout autant du miroir de l'autre dans lequel il est classé que du miroir du monde, sa qualité de bestiaire en faisant un texte encyclopédique, c'est d'ailleurs son originalité. Les éditrices en sont tout à fait conscientes qui mentionnent l'article de C. Lucken à la fois dans la présentation de la partie consacrée à la « Lettre, miroir de soi et de l'autre » et dans la suivante (p. 26 et 27). Ce flottement générique ou thématique peut encore se lire dans l'écart qui sépare le regroupement des communications telles qu'il avait été arrêté pour le colloque de 2014 et celui qu'on découvre en parcourant les actes.

Plus généralement, et la partie centrale où sont réunies les interventions liées au miroir du monde en est un symptôme, il n'est pas aisé, à l'issue de la lecture de ces actes de pouvoir définir ce qui constitue sinon l'originalité du moins la spécificité de ce qui est appelé une « lettre-miroir ». Et l'introduction ne nous y aide pas vraiment. Au contraire. Elle propose en effet deux définitions : l'une restreinte et l'autre plus générale. Si la première permettrait de cerner les contours de cet objet, en en faisant une catégorie du miroir, au sens générique, la seconde, de l'aveu même des éditrices, aboutit au constat que toute lettre est une lettre-miroir. Certaines des contributions réunies ont toutefois tenté de mettre à profit les liens, parfois conjoncturels, qui unissent lettre et miroir. L'un d'eux réside dans la dimension qui semble attachée au genre. Avant même d'en venir au sujet de son épître, le destinataire évoque bien souvent le fait même d'écrire. En contexte médiéval, ces allusions portent fréquemment sur la matérialité même de l'écrit : l'encre, le parchemin, mais aussi le messenger – ou plutôt son absence. Dès ce moment, c'est-à-dire dès l'ouverture, lettre et *littera*

se répondent, se font écho. Les autres dimensions spéculaires qui viennent s'y greffer, thématiquement, ne font en quelque sorte qu'élargir ce premier niveau qui lui est presque constitutif. Par ailleurs, lorsque la lettre s'inscrit dans une fiction ou supporte une fiction, on voit que le jeu de reflets, mimétiques cette fois, entre lettre réelle et lettre forgée, amplifie d'autant l'ensemble de ces traits.

Un mot encore sur une absence : celle de la correspondance humaniste qui voit le jour dans la période

couverte par ce volume. À ce titre, il est moins décevant qu'aucune contribution n'ait abordé le sujet que ce dernier ne soit même pas évoqué en introduction. Aussi bien en latin qu'en italien, voire en français, le phénomène se déploie dès le ^{XIV}^e s. et l'on sait l'écho qu'il aura dans les années qui suivront le Moyen Âge.

Philippe FRIEDEN
Université de Genève